

Zeitschrift: Bulletin / Vereinigung Schweizerischer Hochschuldozenten = Association Suisse des Professeurs d'Université
Herausgeber: Vereinigung Schweizerischer Hochschuldozenten
Band: 28 (2002)
Heft: 4

Artikel: Pourquoi étudier l'Histoire de l'Eglise?
Autor: Bodenmann, Reinhard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-893749>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

So hat man, wie oben erwähnt, um die Mitte des 20. Jahrhunderts in Qumran umfangreiche Texte einer bislang wenig bekannten jüdischen Gruppe gefunden, die neues Licht auf die Geschichte Jesu und des Urchristentums werfen. Und fast gleichzeitig tauchte aus dem Wüstensand Ägyptens eine Geheimbibliothek der antiken Gnosis auf, einer eigentümlichen Religion am Rand des damaligen Judentums und Christentums. Auch hier ergaben sich zahlreiche neue Erkenntnisse, die ihrerseits nach einer Revision unserer bisherigen Modelle riefen.

Der zweite Innovationsgenerator besteht in der Veränderung unserer eigenen Perspektiven und Fragestellungen. Neue literaturwissenschaftliche oder historische Methoden erzeugen markante Umwälzungen. Verfeinerte Instrumentarien bringen manche neue Aspekte unserer Objekte, der Texte, ans Licht. Als Kinder unserer Zeit stellen wir Fragen, die man bisher so nicht gestellt hat, und bekommen neue Antworten. So sensibilisieren uns die sich kumulierenden Umweltprobleme für ökologische Dimensionen, die etwa manche alttestamentlichen Texte prägen. Oder wir fragen verstärkt nach sozioökonomischen Umschichtungen in der Gesellschaft des eisenzeitlichen Israel, auf die wir aufgrund der von uns selbst erlebten - und erlittenen - rasanten Dynamik der modernen Gesellschaften aufmerksam werden.

Beides, die Veränderung unserer "Objekte" wie unserer selbst als "Subjekte" des Wissenschaftsprozesses macht das Studium dieser gewaltigen antiken Bibliothek zu einem geistigen Abenteuer, das nie zu einem Ende kommt. Es ist faszinierend, an einem Forschungsprozess teilzuhaben, in dem immer wieder eine neue leere Seite aufgeschlagen wird und nach unserer Arbeit ruft. Wenn diese Beschäftigung nicht nur ein unterhaltsames akademisches Spiel bleibt, sondern mit dazu beiträgt, in Zeiten zunehmender Krisen nach Wegen zu einem besseren Leben auf diesem einzigartigen Planeten zu suchen, dann verschafft sie dem eigentümlichen Sinn der Bibeltexte Gehör: Sie erinnern uns Menschen an unsere Herkunft als Ebenbilder Gottes und helfen uns, unsere Zukunft in Frieden und Gerechtigkeit zu gestalten.

Pourquoi étudier l'Histoire de l'Eglise?

Reinhard Bodenmann

Lorsque la rédaction du présent bulletin me pria de répondre à cette question, je savais bien qu'accepter de me livrer à cet exercice revenait à confier au papier et à l'encre une réponse personnelle qui ne pourrait prétendre à un caractère exhaustif et encore moins à une valeur normative; bref que la réponse donnée dépendrait non seulement de mes convictions philosophico-religieuses, mais aussi de ma perception des termes "Histoire" et "Eglise". C'est la raison pour laquelle j'ai décidé, pour commencer, d'en dire quelques mots.

L'"Histoire" est toujours *reconstruction* d'un "passé", qui même lorsqu'il était "présent" n'a jamais été appréhendé par ceux qui en faisaient partie de façon uniforme ou dans sa globalité. Ce que je veux dire par là c'est qu'il n'y a pas d'"événement" (cela peut être un phénomène, une personne, une idée, etc.) qui soit à la fois perçu, interprété dans ses relations à d'autres événements et évalué dans sa portée *de façon identique* par tous ceux qui en sont les témoins ou les artisans. Puisque ce "présent" objectif n'existe pas, il est encore plus invraisemblable que la reconstruction de ce "présent" une fois devenu "passé" le soit. Cela étant admis, il appert que toute Histoire, dans son effort de reconstruction d'un "passé" lui-même déjà perçu de façon différente par ses témoins et ses artisans, ne peut échapper à la subjectivité, et ce d'autant plus qu'aux subjectivités des témoignages de naguère s'ajoutent les subjectivités de ceux qui en décryptent les *traces*, puis de ceux qui liront cette reconstruction.

Cela posé, nous n'avons pas pour autant défini le terme d'Histoire, car si jusqu'ici ce qui en a été dit permet simplement d'affirmer que le Roman et l'Histoire ne sont pas sans points de contact, il n'en demeure pas moins que Roman et Histoire ne recouvrent pas le même genre littéraire. La différence entre eux est déterminée et par le matériau à partir duquel l'un et l'autre de ces genres se construisent, et par les obligations qui lient à leurs lecteurs ceux qui rédigent les textes appartenant à l'un ou l'autre de ces genres. Pour ce qui est du matériau, l'imagination et le savoir-faire littéraire seuls suffisent au romancier, alors que l'historien ne peut aucunement s'en contenter. S'ajoute en effet, dans ce dernier cas, la quête souvent laborieuse de "traces" de tous genres (appelées "sources" quand elles sont écrites) laissées par un "événement". Sur le plan déontologique (celui des obligations), l'historien s'engage au cours de son travail herméneutique (lorsqu'il élabore sa grille de lecture des "traces" réunies dans un premier temps) à faire le mieux possible justice à toutes les "traces" dont il a eu connaissance et à faire preuve de vigilance à l'égard des dangers auxquels son travail est constamment exposé, à savoir les pièges subtils de l'anachronisme et la tentation de facilité ou de mauvaise foi qui consiste à ignorer tout simplement certaines "traces" encombrantes...

- scrupules auxquels le romancier n'est évidemment pas tenu.

L'Histoire est donc une tentative de reconstruire verbalement le "passé" à partir de "traces" les plus diverses. Le résultat et la valeur de la reconstruction ainsi obtenue seront fonction:

- (i) de l'ampleur, de la manière et du sérieux avec lesquels la quête des traces aura été menée,
- (ii) de la façon dont ces traces auront été interprétées, reliées entre elles et évaluées, et enfin
- (iii) de la façon dont celui qui a mené à bien les démarches précédentes (l'historien) transmettra le résultat auquel il est parvenu; je pense ici tout particulièrement au degré de "transparence" de sa reconstruction: dans quelle mesure permettra-t-elle au lecteur de distinguer entre les "traces" qu'il a redécouvertes et la lecture qu'il en a faite ? Des variations dans la façon de procéder en l'un ou l'autre de ces points conduisent à des résultats inégaux et correspondent à des historiographies différentes.

Cette perception de l'Histoire me conduit à appréhender le travail de l'historien comme s'inscrivant dans une démarche soumise à une tension permanente inévitable, le plus souvent stimulante et enrichissante:

- (i) d'un côté, il y aura la prise de conscience de l'omniprésente subjectivité habitant son travail et (presque toujours) déjà le matériau à partir duquel il "reconstruit",
- (ii) de l'autre, il y aura l'exigence d'une rigueur qui le poussera à assembler le plus de "traces" possibles relatives à l'objet de son étude, afin de mieux pouvoir enrichir et nuancer son interprétation.

J'ajouterai en passant qu'il serait insensé de considérer cette omniprésente subjectivité comme un handicap regrettable, puisqu'elle est inhérente à notre condition humaine: impossible de la refuser ou de nous y soustraire. Reconnaître qu'elle habite et modèle tout ce que nous entreprenons c'est au contraire enrichir notre activité d'historien: car prendre conscience des limites de nos reconstructions historiques nous invite et nous incite aux expériences stimulantes du dialogue avec d'autres historiens, c'est-à-dire à la confrontation avec d'autres perceptions du passé de cette humanité dont nous faisons et sommes partie.

Qu'en est-il à présent du mot "Eglise" ? Quelle en est ma perception ? Au vu du milieu socio-culturel dont émane cette question, je laisse d'emblée de côté le niveau universaliste - celui où l'on chercherait à définir le terme d'Eglise par la seule démarche religieuse, indépendamment du système religieux dans lequel celle-ci s'inscrit - pour me cantonner au seul monde hétérogène dit chrétien (sans jamais perdre de vue pour autant le champ plus large des autres religions). Dans ce monde-là, les images mentales associées au mot "Eglise" sont loin d'être concordantes. Elles sont à la fois fonction de la façon dont on délimite l'enseignement de Jésus et de la façon dont on conçoit les relations entre l'individu d'une part et "Jésus" et "son" enseignement d'autre part. Ce n'est pas ici l'endroit d'énumérer toutes les différentes perceptions du mot "Eglise", car le voudrais-je, que je n'en serais pas capable, tant elles sont nombreuses si l'on s'arrête aux nuances. Pour pouvoir donner une réponse personnelle à la question qui m'est posée, il me suffit de préciser ma perception du mot "Eglise".

Je considère (tout en sachant que tout un chacun peut avoir de bonnes raisons pour ne pas adhérer à cette définition) que le mot Eglise fait allusion à un ensemble de personnes qui définissent entre autres leur identité par des liens d'allégeance (qui peuvent être de nature et d'intensité très différentes) qu'ils établissent entre eux et Jésus (que celui-ci soit perçu comme personnage historique ou comme idéal mythique), d'une part, et par une adhésion personnelle à un enseignement qu'ils "lui" attribuent, d'autre part. Notez que cette définition ne fait pas intervenir les facteurs de temps et d'espace, ce qui me permet de sous-entendre par le mot de personne aussi bien des personnes vivantes que défuntes et de faire abstraction de leurs particularités génétiques ou culturelles. Le recours à la forme active du verbe définir leur identité et aux concepts d'allégeance et d'adhésion personnelle me permet de distinguer, par ailleurs, entre Eglise et Société "occidentale" dite chrétienne. Enfin, cette définition me donne la possibilité de ne pas réduire l'Eglise à ses institutions ou à ses hiérarchies.

Ces précisions faites, il reste à définir le concept obtenu par la combinaison des termes d'"Histoire" et d'"Eglise"; en d'autres mots à dire ce que j'entends par "Histoire de l'Eglise" ? Là encore les mots engendrent des représentations mentales, des conceptions différentes qui se traduisent par des pratiques multiples au niveau de l'enseignement de cette matière. Pour certains, l'"Histoire de l'Eglise" est essentiellement étude de l'évolution des dogmes de l'Eglise (étude dont l'ampleur est évidemment fonction de ce qu'on entend par Eglise, laquelle se voit, dans bien des cas, confinée aux frontières d'une seule dénomination religieuse). D'autres préfèrent la définir en tant qu'histoire de l'interprétation des textes normatifs de l'Eglise (dont le corpus varie lui aussi en fonction du temps, du lieu et de la communauté religieuse). D'autres encore ont fustigé le caractère réducteur des définitions précédentes, qui se limitent aux domaines des idées ou de l'herméneutique, pour inviter également à l'étude des expressions tangibles du christianisme, lorsque les constructions abstraites et les modèles normatifs s'incarnent dans un vécu qui, encore davantage que la pensée, est modelé par des facteurs affectifs, environnementaux, socio-politiques, économiques et technologiques. Pour ces historiens l'Histoire de l'Eglise inclut également l'étude des pratiques religieuses, aussi bien individuelles que collectives; c'est dans ce cadre-là que les études consacrées aux pratiques liturgiques, aux pratiques de dévotion personnelles, aux expressions éthiques et à l'expansion du christianisme (le prosélytisme, la mission) acquièrent elles aussi leurs lettres de noblesse.

Etant convaincu, pour ma part, de l'inextricable enchevêtrement qu'il y a entre ce que nous appelons "pensée", "affectif", "comportement" et "contexte" (Sitz im Leben), entre "besoins", "peurs" et "espoirs", et donc entre "religion", "besoins et craintes fondamentales (dont la sexualité et la mort)" et "quête du pouvoir (moyen de satisfaire nos besoins et tentative d'exorciser notre finitude)", je crois que non seulement l'Histoire de l'Eglise inclut tous les champs d'études que je viens d'énumérer, mais aussi qu'elle ne peut pas, si ce n'est de façon artificielle et pour son plus grand appauvrissement, être pratiquée avec des œillères, c'est-à-dire sans tenir compte des contextes géographiques, socio-politiques, économiques et technologiques. Qui niera, par exemple, que l'imprimerie et son développement ont eu des répercussions profondes sur l'évolution des pratiques et des contenus du christianisme, ou que le paysage religieux de notre "vieille" Europe est aussi, voire essentiellement, le résultat de facteurs politiques et économiques ? En d'autres termes, je partage avec la plupart des historiens la conviction que les cloisonnements érigés par le passé (et parfois encore aujourd'hui) entre "Histoire profane" et "Histoire religieuse" sont artificiels. Non seulement l'"Histoire de l'Eglise" fait entièrement partie de l'"Histoire", non seulement elle est soumise aux mêmes méthodes de travail et participe des mêmes limites que toute autre reconstruction historique, mais inversement toute quête historique sérieuse (qu'elle soit centrée sur l'art, la culture, les idées, la politique, l'économie ou même les sciences et la technologie) ne peut impunément faire abstraction des composantes, dimensions ou implications religieuses de son objet d'étude.

Les considérations précédentes me conduisent à la définition suivante: relève de l'Histoire de l'Eglise toute enquête historique étudiant un ou des "événements" (cela peut être un phénomène, une personne, un dogme, une croyance, une pratique, etc.) dans leurs relations avec les pratiques et représentations religieuses de l'Eglise ou de l'une de ses parties.

Ces précisions indispensables étant faites, je puis enfin donner "ma" réponse (ma entre guillemets, dans la mesure où ce "moi" est redevable de la pensée des "autres") à la question qui m'a été posée, à savoir: *Pourquoi étudier l'Histoire de l'Eglise ?* Cette réponse est - que cela soit dit d'emblée - *multiple*.

L'Histoire de l'Eglise offre à celui qui s'y intéresse (qu'il se considère ou non comme membre de cette Eglise) un champ de prédilection en vue de l'étude des *mécanismes religieux* qui régissent la vie des hommes (se réclamant ou non d'un système religieux reconnu à leur époque) et celle des sociétés qu'ils élaborent. Je suis, de surcroît, tout particulièrement intéressé par l'étude des situations de renouveau religieux et par l'identification des facteurs les favorisant ou les rendant possibles, car je crois que de tels renouveaux sont bénéfiques pour l'individu et sa société, parce que structurants et créateurs.

L'étude des *mécanismes* religieux à l'œuvre dans une société donnée et celle de leurs *expressions* ont par ailleurs des intérêts de portée interdisciplinaire. Elles sont par exemples génératrices de *savoirs* qui nous permettent de mieux appréhender la signification des symboles et des formes de nos cultures; de mieux comprendre le pourquoi des méandres d'une découverte faite dans le monde des sciences naturelles ou en celui de la technologie; ou encore de mieux saisir les raisons ou les enjeux cachés qui, dans l'exercice du pouvoir, conduisent une autorité donnée à une action plutôt qu'à une autre.

Toutefois l'Histoire de l'Eglise n'est pas seulement intéressante d'un point de vue cognitif. Elle a également sur celui qui s'y adonne (qu'il se définisse comme croyant ou non, comme adhérent d'une religion ou non) des incidences de nature existentielle: tout comme il n'est pas possible de faire des études de Psychologie ou de Psychanalyse sans que celles-ci aient des répercussions sur notre perception de nous-mêmes et donc sur nous-mêmes, l'étude des mécanismes religieux et de leurs expressions, même limitée au cadre de l'Eglise chrétienne, ne peut rester stérile (c'est-à-dire se maintenir au niveau de la pure curiosité). Elle aura généralement au moins une double incidence:

- (i) tout d'abord parce que les études faites sur les représentations et comportements religieux des humains d'un autre temps nous aideront, par analogie, à mieux nous observer et à mieux comprendre ce qui se passe en nous, donc à acquérir plus de recul par rapport à nous-mêmes, à nos angoisses et à nos espoirs, et plus de modération à l'égard de nos représentations de la "vérité" ou de la "divinité": bref, autant d'apprentissages qui nous permettront de vivre plus sereinement avec nos questions et d'avoir une attitude plus saine à l'endroit de nos réponses;
- (ii) ensuite, parce que de telles études ne manqueront pas de modifier profondément le regard que nous portons sur les hommes d'une religion autre que chrétienne et à plus forte raison d'une autre confession au sein même du christianisme: ce qui contribuera à une meilleure compréhension des (autres) mondes religieux et de leurs adeptes, donc à une amélioration de nos relations avec ceux-ci.

Lorsque celui qui s'y livre est lui-même membre de l'Eglise, de telles études ne manqueront pas d'enrichir l'action qu'il entend mener dans sa communauté religieuse; car, tout comme l'homme politique aura tout intérêt à avoir été au préalable à l'école de l'Histoire, l'homme qui souhaite s'engager dans sa communauté religieuse gagnera à se mettre d'abord à l'école de l'Histoire de l'Eglise.

Pour celui qui, de surcroît, est convaincu qu'une main divine agit dans l'histoire des hommes (en d'autres termes: pour le croyant), l'Histoire de l'Eglise, encore plus que l'Histoire tout court, constituera un champ d'observation privilégié en vue du décryptage des traces laissées par cette action divine. Toutefois, si le croyant ne devait pas parvenir à un tel décryptage, il n'aurait rien perdu à *condition* que le non-aboutissement de sa quête ait été pour lui l'occasion de réaliser à quel point il est à la fois tributaire et solidaire des humains qui avant lui se livrèrent à une expérience religieuse. Or, la prise de conscience de la solidarité le liant aux hommes et aux femmes du passé n'est pas peu de chose ! elle est un facteur indispensable au désenclavement d'une perception de soi-même prisonnière d'une solitude individualiste et stérile.

Peu importe donc si le "croyant" ne parvenait pas à décrypter les traces de Dieu dans l'histoire des hommes; peu importe même si, de ce fait, son affirmation de Dieu devait perdre quelque peu de son assurance et si tout discours sur Dieu lui devenait impossible. Réaliser qu'il n'est plus seul et que sa démarche le lie à d'autres humains, c'est tôt ou tard lui permettre de comprendre que vivre c'est apprendre et sans cesse réapprendre à la fois à adopter une attitude d'humble résignation face aux questions existentielles et métaphysiques auxquelles il ne trouve pas de réponse et à rechercher l'harmonie en lui-même et avec ceux et ce qui l'entourent (j'entends par là aussi bien les mondes animal, végétal et minéral).

Tradition und Geist - Praktische Theologie heute

Klaus Wegenast

1. Einleitendes

Bei der hier vorzustellenden sog. Praktischen Theologie handelt es sich um die jüngste der an theologischen Fakultäten gelehrt Disziplinen. Wer sich über die Geschichte ihrer Entstehung als wissenschaftliche Disziplin am Beginn des 19. Jahrhunderts orientieren möchte, dem empfehle ich die Lektüre des Bandes "Praktische Theologie. Texte zum Werden und Selbstverständnis der Praktischen Disziplin der Evangelischen Theologie", in dem Gerhard Krause die wichtigsten Stimmen zwischen 1810 und 1970 gesammelt und vorzüglich kommentiert hat (Wissenschaftliche Buchgesellschaft Darmstadt 1972 - Wege der Forschung Bd.CCLXIV).

Es ist kein Geheimnis, dass diese "Praktische Theologie" nahezu 150 Jahre gebraucht hat, um im Haus der Theologie als den anderen Disziplinen gleichrangig anerkannt zu werden. Karl Barth sprach noch in der 2. Auflage seines "Römerbriefs" aus dem Jahr 1921 von den "sanften Auen der praktischen Theologie" und bagatellierte ihre Arbeit. Hinter solchen abwertenden Äusserungen spiegelt sich die auch heute noch verbreitete Auffassung, dass das Verhältnis der Theologie zu ihrer Praxis in Kirche und Gesellschaft das einer zielbestimmenden Theorie zu einem fremdbestimmten Anwendungshandeln sei; von einer Theorie, die sich zuerst der Interpretation und Reflexion heiliger Texte verdankt und einer Praxis, deren Aufgabe es sei, die praktische Handhabung der übergeordneten Theorie zu organisieren. Die Praktische Theologie als universitäre Disziplin gilt in diesem System als so etwas wie eine Brücke zwischen dem elfenbeinernen Turm, der eigentlichen theologischen Wissenschaft qua Bibelwissenschaft und Dogmatik, als Theorie oberster Glaubens-, Denk- und Verhaltensnormen und der kirchlich-gesellschaftlichen Praxis des Evangeliums.

In den letzten 50 Jahren hat sich nicht zuletzt angesichts gesellschaftlicher Entwicklungen, welche die angedeutete Einbahnstrasse zwischen Theologie und Praxis zunehmend als unbefahrbar erscheinen liessen, ein neues Verständnis von Praktischer Theologie durchgesetzt, dessen Wurzeln allerdings bis weit ins 19. Jahrhundert zurückverfolgt werden können. Ich denke z.B. an die "Kurze Darstellung des Theologischen Studiums" von Friedrich Schleiermacher aus dem Jahr 1810 und dann vor allem an Arbeiten des "Praktischen Theologen" Carl Immanuel Nitzsch (1787-1867).

Charakteristisch für das heutige Verständnis der Praktischen Theologie mit ihren mannigfachen Unterdisziplinen (Homiletik, Liturgik, Religionspädagogik, Pastoraltheologie und -psychologie, Diakonik, Kirchenrecht u.a.) ist die Definition von Dietrich Rössler in seinem "Grundriss der Praktischen Theologie", Berlin 1994: *"Praktische Theologie ist die Verbindung von Grundsätzen der christlichen Überlieferung mit Einsichten der gegenwärtigen Erfahrung zu der wissenschaftlichen Theorie, die die Grundlage der Verantwortung für die geschichtliche Gestalt der Kirche und für das gemeinsame Leben der Christen in der Kirche bildet."*